

Jean-Pierre HUSSON
Professeur de Géographie
Président de l'Académie de Stanislas
Université de Lorraine

Représentations et images des villes de la Renaissance : l'exemple des cartes de Nancy

« Quand on aime la ville, on aime le passé parce que c'est le présent tel qu'il a survécu dans la mémoire humaine » (Marguerite Yourcenar)

La ville réduite en carte transmet un message et glorifie souvent son commanditaire. Les significations de son contenu évoluent avec le temps. À ce propos, J.-M. Besse (2008) n'hésite pas à avancer trois formules : la carte s'avère par nature inexacte, elle est instrument de pouvoir et demeure une opération rhétorique. Nécessairement, s'ajoutent à ces données des discordances imputables à nos approches décalées et sélectives par rapport à celles des contemporains à qui furent soumis ces documents. Coucher la cité sur un papier est un raccourci confortable, diffusable dès le XVI^e siècle grâce à l'invention de l'imprimerie. La carte évoque de façon simplifiée et conventionnée la construction d'images spatialisées (C. Jacob, 1992). Elle permet d'afficher une mise en scène pour une ville à voir, à admirer. Sa facture, les choix d'angles de vue retenus sont établis pour insister sur sa force et sa capacité à dissuader ses ennemis d'y organiser un siège. La carte de 1611 fait partie de ces objets. Il s'agit d'une œuvre de circonstance faite pour grandir le prestige des ducs, Charles III récemment décédé puis de son fils Henri II, avec au final une carte mise au service de leur gloire. Cette vue à vol d'oiseau fournit un savoir spatialisé de la ville appréhendée d'un seul bloc ou pour être plus exact en deux morceaux juxtaposés. Bien que les conventions utilisées soient incomplètes et parfois fantaisistes, elle donne une transposition imaginée synthétique de Nancy, avec des habits de la carte choisis pour en relever l'esthétique mais en sacrifiant à l'esprit du temps, la volonté de paraître et d'afficher sa force. La carte ne fournit

que quelques uns de nos identifiants familiaux, autrement dit les sept clés énumérées par F. Vergneault-Belmont (2009) ne sont pas utilisées. On déplore entre autre l'absence d'échelle et d'une orientation non transcrite. La carte est inclinée NNO-SSE par rapport à nos normes et ne positionne pas le haut de la carte au septentrion.

En magnifiant la ville, la carte veut participer à l'affirmation du succès de la réaction tridentine en Lorraine ducale. La ville sacrée dispute l'espace aux marchands et artisans. Ce constat participe à l'explication d'une double morphologie foncière, d'une part un canevas très émiétté, d'autre part des propriétés taillées à large maille. Charles III voulut faire de sa capitale une « ville heureuse et civilisée », à la hauteur de ses ambitions pour sa capitale placée près de cette marge floue où se dessine une frontière de catholicité qui recoupe les limites linguistiques. La Lorraine était un espace d'entre-deux où le retard pris par le mouvement de la Renaissance permit de prendre des libertés avec le modèle italien (G. Chaix, 2004) tout en poursuivant un message d'universalité et d'optimisme (B. Saint-Sernin, 2008). Les cartes datées de 1611 et 1617 sont des instantanés. Elles évoquent une ville en chantier et en changements. La carte de Claude de La Ruelle prend la ville de haut. Sa vue cavalière englobe d'un seul coup d'œil l'ensemble du projet en cours de réalisation. Ce choix porte et admet un paradoxe. La carte est à la fois véridique tant les détails précis fourmillent et aussi fautive dans la mesure où la technique nécessaire à ce type de rendu est impossible faute de disposer d'un avion. Dans la facture de cette carte, Nancy devient une sorte d'île isolée du plat pays par son double bandeau de défenses, avec l'originalité de présenter deux villes accolées, mais individualisées, dissociées. Avec le recul dont nous disposons, cette carte peut être utilisée comme une matrice du territoire, entendons par là un support pour un lieu où peut s'exprimer une évolution concordante et cohérente pluriséculaire (G. Di Méo, P. Buléon, 2005). Elle se prête à toutes sortes de surimpositions, de pratiques de modélisation (L. Costa, 2012) et expérimentations en 3D (A. Barbillon, R. Elter, 2013). A partir des données datées de 1611 vient d'être construite une vaste maquette qui est au cœur de l'exposition commémorant l'année de la Renaissance (2013). La carte de La Ruelle sert de modèle pour réaliser de nombreuses productions ultérieures égrenées pendant tout le premier tiers du XVII^e siècle, temps heureux de paix, d'optimisme. Claude de La Ruelle et le graveur Frédéric Brentel affichent une ville qui réinterprète les préceptes antiques alliant Vitruve à la pensée de Platon, associant les valeurs de *commoditas* et *civitas*. À la fois en projet et en chantier, cette cité conserve de vastes espaces publics et ménage des places pour aérer le tissu urbain. Elle s'enrichit des canons de la géométrie, ce qui présuppose que ses architectes et maîtres d'œuvre minimisent les contraintes imposées par le site et la topographie ; des paramètres qui avaient strictement dicté le positionnement de la ville médiévale sur la terrasse non inondable de la Meurthe. Cette carte s'inspire aussi des références à l'essor cosmographique contemporain et adopte également les récents acquis de la maîtrise de la perspective.

L'objectif fut de dessiner une ville exemplaire, idéale. S'y expriment le souhait d'alignement et les tracés rectilignes traduits par des formes orthogonales. Bref, il s'agit de voir davantage une ville pensée, conceptualisée que vécue et en connivence avec sa population. La carte de 1611 peut se lire du dehors et du dedans en fonction des attentes souhaitées, une foule de renseignements étant apportée par la somme des signes, l'accumulation des figurés, la relative peur du vide exprimée dans le remplissage effectué qui pose la question de la vérité sur le contenu.

La mise sur papier puis l'impression révolutionnent la diffusion des savoirs et génèrent des doutes grandissants qui traversent cette période. La géographie encore fort proche de l'astronomie partage avec cette discipline les intenses controverses que l'on sait¹. Les nouvelles découvertes ébranlent les certitudes, fortifient la géographie, discipline renaissante qui prend en compte la transcription topographique et encore la chorographie², toutes deux mobilisées pour mettre en gloire la ville (J.-P. Poussou, 2002). La carte magnifiée montre la rupture consommée avec les républiques urbaines médiévales qui s'étiolent³. Au contraire, ce temps de renaissance conforte la lente montée de la puissance régaliennne (N. Broc, 1986) dont l'ample projet urbain s'insère dans des logiques de réseaux dont les villes parlementaires furent le levain pendant toute l'époque moderne. Les lectures géographiques des cartes de 1611 et 1617 invitent à apporter de nouvelles interprétations et parfois à formuler plus de questions que de solutions de réponses à propos de ce temps fort dans la genèse de la ville. D'abord, une lecture du dehors, avec une ville-île qui cherche à impressionner, s'est enfermée en s'entourant de marécages naturels mais également agrandis et entretenus et de fossés si possible mis en eaux. Ensuite, une analyse du dedans pour montrer à la fois une ville planifiée qui ambitionne une théorisation de la ville idéale, géométrique et une cité active, pleine du bruit de ses ateliers (arsenal et hôtel des monnaies en vieille ville, atelier de batteurs d'or, fabrique de chaudrons, manufacture et teinturerie des soies, enfin moulins en ville neuve) et des travailleurs entassés sur des parcelles réduites et effilées. Ces apports invitent à mener une réflexion pour relier ce passé à nos ambitions, avec pour actuel but affiché d'appliquer les préceptes de la chartre d'Aalborg, secondairement de cicatrizer les effets des opérations de rénovation parfois iconoclastes des Trente Glorieuses. L'empilement des cartes milite contre l'oubli des étapes d'élaboration de la morphologie urbaine (J.-L. Arnaud, 2008) et participe à une sorte d'archive totale de la cité. De plus en plus, l'approche stratifiée des couches de ville est enrichie et nuancée par le constat d'une histoire urbaine mobile, résiliente, portée par des temporalités complexes (S. Robert, 2012).

1 - En 1633, Galilée doit abjurer à genoux devant l'Inquisition.

2 - Chorographie : description d'un pays, d'une ville.

3 - Localement, c'est le cas de Metz et des villes de la Décapole alsacienne.

1. La ville vue du dehors.

La carte dite de La Ruelle (1611) dessine Nancy à une de ses périodes d'apogée. Par la suite, ce document fut maintes fois reproduit et recopié. La carte donne la ville à voir (J. Boutier, 2005), avec une *forma urbis* synthétique qui relève de la fiction hybride en croisant la réalité et l'apparence. Cette production apparaît tardive par rapport à la publication du grand atlas de villes mené par Georg Braun et Franz Hogenberg. Entre 1572 et 1617, ces deux auteurs ont fait paraître six volumes sous le titre *Civitates orbis terrarum*. En 1626, donc peu après la parution de la carte à vol d'oiseau de La Ruelle, Bellot choisit encore ce mode de représentation picturale pour dessiner les quartiers d'Epinal avec le parti pris d'une fausse image oblique et élevée. Au début du XVII^e siècle, ce type de représentation apparaît déjà dépassé. La demande exige désormais des plans qui, par leur facture, se rapprochent de nos propres attentes⁴. Malgré les critiques soulevées à propos des vues à vol d'oiseau, les cartes de 1611 et 1617 demeurent un bel objet d'étude. Elles ont été établies avec un langage et des objectifs encore bien lisibles pour les géographes actuels qui usent des outils et des démarches de la géographie historique (J.-R. Trochet et *al.*, 2005), même si le cheminement choisi est plein d'embûches. Ce travail oblige constamment à s'arrêter, critiquer, superposer et comparer ce qui peut être mobilisé pour tenter d'établir une vérité. Il faut encore ne pas tomber dans les chausse-trappes tendues quand les cartes ont été recopiées avec des erreurs. Cette quête invite à privilégier l'espace par rapport au temps mais sans dissocier ces deux éléments. La finalité est de traduire les résultats obtenus en actuels questionnements sur la ville, de coupler patrimoine-aménagement et prise en compte des palimpsestes pour infléchir nos projets et choix urbains. La ville moderne s'est construite sur près d'un siècle. Elle débute sous le règne d'Antoine (1489-1509-1543) et se prolonge jusqu'à celui d'Henri II (1563-1608-1624), fils de Charles III (1543-1545-régence-1559-1608). On peut suivre les étapes de ce projet urbain et politique dans une succession de cartes et plans réquisitionnés pour tenter d'établir un *continuum*, tenir compte des éventuelles ruptures, accélérations, destructions. Le plan conservé à Turin⁵ (retrouvé par P. Pinon) date d'environ 1560 (P. Pinon, 1992). Il constitue un projet, affiche une ville virtuelle à agrandir mais déjà dédoublée et adossée à une citadelle. La trame de la ville à venir est déjà présente dans ses grandes lignes. La cité est entourée d'un *no mans land* alors que la réalité est différente, avec une population importante qui vit dans des faubourgs non protégés, en particulier au nord dans le village de Saint-Dizier. Un lavis vert pâle fait présumer un environnement dominé par l'étendue des zones humides, par exemple le long du ruisseau Saint-Thiébaud, mais sans mention spécifique pour

4 - Ce sont par exemple les nombreux plans levés par Beaulieu au cours de la guerre de Trente Ans.

5 - Plan de Turin, vers 1560 (Archivo de Strato, Turin. Atlas d'architecture militaire, t. 3, f^o 76).

signaler l'étang Saint-Jean. L'eau des douves, colorée en bleu-gris est surtout localisée sur le versant de la ville qui regarde vers la Meurthe. Enfin, sous le plan est tracée une coupe des fortifications rasantes projetées, avec escarpes, douves en eau et contre-escarpes. Le plan de Munich daté de 1590⁶ est attribué aux frères Pagliaro. Il dessine sommairement la ville à l'aube de l'engagement des grands travaux effectivement entrepris sous le très long règne de Charles III. Ce plan est à peine ébauché. Autour de Nancy, les villages environnants sont schématiquement dessinés sans être nommés. Ce document peut être rapproché du dessin établi par Scamozzi lors de son passage en Lorraine au printemps 1600 (P. Choné, 1982). Le visiteur italien griffonne un plan sommaire mais de conception moderne, montrant une maîtrise du levé telle que les architectes savent déjà le faire. Ce plan concerne la vieille ville et ignore l'autre ville. Les conjectures posées par cette absence sont nombreuses. Est-ce un oubli délibéré ? Le résultat de luttes d'influence entre architectes italiens ? Est-ce faute de temps ou encore par manque d'éléments à dessiner à propos d'un chantier trop peu entamé ? Scamozzi reproduit avec soin les fortifications mais esquisse à peine la trame urbaine en mentionnant seulement quatre localisations : la place, l'arsenal, le palais, le jardin. Après 1611, des copies de la vue cavalière de Claude de La Ruelle sont reprises, en particulier celle de 1617, aujourd'hui bien connue par sa transcription colorisée faite par l'ADUAN. Parmi les dernières productions établies en continuité de cet esprit renaissance, il faut citer les croquis de Claude Deruet datés de 1641. Le dessin est encore à vol d'oiseau mais a perdu de la hauteur, ce qui confère un moindre éclat et beaucoup moins de précision dans la volonté de mettre en scène la capitale des ducs. La carte cavalière de 1611⁷ fut placée en appendice de la *Pompe funèbre du duc Charles III*. Un message au contenu proche est également véhiculé dans le plan de Georges Bruin daté de 1617⁸. Pour ausculter la ville, on aura la prudence de vérifier attentivement le contenu de l'original de 1611 à ne pas amalgamer avec la reproduction gravée au XIX^e siècle par Wiener. Sur cette copie, quelques détails ont été oubliés.

Avec l'entrée de la Lorraine dans les temps troublés de la Guerre de Trente Ans, la cartographie change de sens, de contenu et encore d'angle dans les postures territoriales que l'on souhaite afficher. Le plan Mérian⁹, contemporain de la première occupation française, s'écarte de la tradition du portrait de ville. C'est encore plus vrai avec la carte du siège de 1633 établie par Melchior Tavernier. Celle-ci campe la ville dans un cadre élargi et éclairé

6 - Plan de Munich daté de 1590 (Bayerische Staatsbibliothek, Munich, codex iconographi, ins 141, f° 161).

7 - *Urbis Nancei Lotharingiae metropolis secundum formam quam hoc anno 1611 habet exactissima delineatio.*

8 - *Urbis Nancei Lotharingiae metropolis secundum formam quam hoc anno MCCXVII habet exactissima delineatio.*

9 - *Nanceium* Mérian (A.M. Nancy 101 fi 6).

la stratégie poliorcétique des Français. Les dernières productions signalées montrent des cartes désormais mises au service de la guerre. Celles de la génération précédente donnaient, bien sûr, un message de force mais furent surtout des hymnes au projet urbain.

Fort de ces remarques préalables, on peut analyser les apports fournis par les vues à vol d'oiseau de 1611 et 1617 en se reportant aux autres documents cités afin de sortir de l'instantané pour donner de l'épaisseur au temps et une dimension comparative et critique sur l'analyse de ce projet de ville dont nous sommes les héritiers.

2. *Que peut nous apprendre la mise en décor des extérieurs de la ville ?*

La carte urbaine de la Renaissance relève d'une mise en ordre orientée de l'information (I. Laboulais, 2008). Reflet de l'histoire (F. de Dainville, 1986), elle aide à communiquer sur un projet en cours sans toujours faire le distinguo entre ce qui est concrétisé et ce qui ne le sera pas. Elle revêt trois aspects. Elle affiche une dimension géométrale qui associe la ville à l'héritage antique retrouvé. Elle est aussi cavalière et militaire. Elle montre la ville close, entourée d'espaces souvent hostiles et ouverts afin de ne pas laisser de position de repli à une éventuelle armée assaillante. Cette opposition entre le plein et le vide est extrême, vraisemblablement exagérée même si les faubourgs ont été détruits, arasés par ordre de Charles III, et en installant d'autorité les populations chassées dans la ville neuve. Ce vide met en valeur l'enceinte qui enferme la cité et en rehausse les apparentes performances de défense. Trois éléments se détachent de la carte et peuvent être analysés comme autant de messages. Il s'agit successivement de la campagne environnante et des chemins tracés pour accéder à la ville, du large bandeau défensif avec en annexe les éléments de l'hydrosystème de défense, enfin des portes qui font le lien entre le dedans et l'extérieur. Le relatif vide qui entoure la ville sert de faire-valoir au dedans. Il participe à la mise en gloire de Nancy. La lecture de la carte de 1611 et des diverses copies qui lui succèdent invite à respecter un préalable, celui de la restitution d'une orientation convenable. Il faut faire pivoter la carte d'environ 150° pour se caler avec nos normes. Les cartes énoncées livrent cinq éléments de décor. Ce sont d'abord les basses terrasses de la Meurthe soumises aux colères de la rivière. Le lit majeur est pour l'essentiel couvert de prairies alluvionnaires et sert d'espace stratégique. Il s'élargit au niveau des confluences, en particulier sur la rive droite avec l'arrivée des eaux du Grémillon. Sur la carte de 1611, la titulature (en haut, à gauche) masque la possibilité de localiser le pont de Malzéville construit à la demande de René II. Sa traversée permet bien vite de dépasser la confluence de la rivière avec la Moselle et de suivre cette vallée par la rive droite pour atteindre Metz. On peut supposer cette présence du pont par le rehaussement de

la chaussée à proximité des jardins qui cernent les trois-quarts du liséré de défense de la vieille ville. Les figurés géométriques utilisés sont des artifices esthétiques. Ils empêchent de préciser le contenu des cultures. Sur le flanc sud-ouest de la ville neuve est répété le motif d'une sorte d'openfield en lanières organisé en coutures aux directions perpendiculaires les une par rapport aux autres. On peut s'interroger sur la configuration d'un tel dessin. Est-ce là encore un simple artifice ou le fruit de l'observation de la réalité, sachant que cette organisation de champs réunis en coutures aux directions de pentes inversées est utilisée pour freiner l'érosion des billons? La carte sectionne les chemins qui convergent sur la ville. Ils sont à peine esquissés. Enfin, l'étang Saint-Jean est présentement dessiné avec une digue ou un radier (?) situé au droit de la porte du même nom. Cet ouvrage sert à distribuer des volumes d'eaux d'ordinaire assez maigres. En effet, le ruisseau cataclinal qui dévale la cote est court, avec un profil tendu. D'autre part, il est peu alimenté dans la mesure où le pendage du plateau oriente l'essentiel des eaux sur l'autre versant. Ces données expliquent la relative pénurie d'eau subie par la ville avant que celle-ci ponctionne l'eau de la Moselle à Messein (E. Martin, 2010). L'ouvrage placé en aval de l'étang ne peut pas alimenter de façon égale les douves. La réalité du terrain nous rappelle qu'il existe un dénivelé de plus de quinze mètres entre la porte Saint-Jean et la porte Saint-Georges. Celle-ci ferme le quartier canonial ajouté en 1606 sur la partie nord-est de la ville neuve. Un second ouvrage établi entre les bastions de Saurupt et Saint-Nicolas est nécessaire pour réguler l'alimentation des douves et essayer de garder de l'eau sur le flanc sud-ouest de Nancy qui regarde en direction du système de cotes. Enfin, le ruisseau Saint-Thiébaud entre dans la ville neuve sous le bastion éponyme et reste à ciel ouvert jusqu'à son recouvrement achevé sous Stanislas (1742). Son tracé d'abord rectiligne s'incurve ensuite, après les boucheries. Il finit par se vider dans la partie aval des douves qui séparent les deux villes seulement reliées entre elles par une mince passerelle. À l'ombre du bastion Saint-Thiébaud, le flot abondant et la forte pente conjuguent leurs effets pour fournir de la force motrice exploitée par des moulins. Voulant apporter une touche d'originalité, le graveur a mis des palmipèdes sur l'étang. Est-ce pour respecter les conventions de l'époque ou donner une dimension véridique dans les apports des détails?

3. La mise en scène des fortifications.

Au début du XVII^e siècle, la ville ressemble à une sorte d'île qui veut montrer son invulnérabilité. Les gravures d'Israël Sylvestre transmettent également un tel message. L'eau cerne la ville et la ville maîtrise l'eau ; de l'eau surtout putride, presque immobile qui fournit à la fois le salpêtre et les conditions nécessaires à l'essor des tanneries (A. Guillerme, 1983). Nancy est une belle place forte. Les avis élogieux sont nombreux même s'il faut être prudent à leurs sujets. Pour Louis XIII, Nancy est « une des plus belles cités fortifiées d'Europe », mais il a certainement

des vellétés de conquérir la ville après l'avoir fait occuper. Les récits des voyageurs sont également laudatifs et révélateurs. En 1600, Vincenzo Scamozzi parle déjà de très petits faubourgs, ce qui nuance l'impression insulaire que La Ruelle veut transmettre. Le 5 avril, il constate que la Meurthe est exagérément élargie par les inondations, ce qui laisse entendre qu'elle est laissée à elle-même ou encore que le pont de Malzéville crée un goulot d'étranglement malgré ses nombreuses arches. Enfin, il fournit des précisions sur les murailles : « murs de briques dans la partie extérieure avec quelques pierres vives mises en alternance » et constate encore que « les fossés sont remplis d'eau vive » (ce qui est normal si la Meurthe connaît une crue de printemps). En 1608, l'Irlandais H. O' Neill décrit également Nancy comme « une capitale célèbre, remarquable, une des plus fortes, des mieux défendues et des plus spacieuses de toute la région » (Anonyme, 1971). L'analyse des cinq générations de types de remparts a été établie par l'archéologue René Elter et A.-V. Sautai-Dossin. Ces auteurs de terrain suivirent les travaux de rénovation urbaine amenant à exhumer des éléments de la mémoire des sols, en particulier les témoins du bastion d'Haussonville qui furent redécouverts sous le site du musée des Beaux Arts. Ses éléments sont devenus la couche muséale la plus profonde de cet établissement.

Sur la carte de La Ruelle, la ville neuve forme une vaste enceinte bastionnée forte de huit bastions à flancs couverts. Elle est fermée en direction de la vieille ville, ce qui n'est pas sans rappeler des similitudes avec la construction de Ferrare, les deux cités étant bipolaires, caractérisées par l'accolage, l'addition du vieux et du moderne, de formes confuses, intriquées et d'octogones, fruits de la théorisation de la renaissance, des retrouvailles avec l'idéal platonicien. Dans la vieille ville, la fortification est faite d'enveloppes successives, parfois superposées et qui prennent de l'épaisseur (J.-L. Fray, 1986). Ce médiéviste a expliqué les étapes de construction de cette cité. Elle conserve en interne des traces des anciens linéaires de défense ainsi que trois bastions à orillons sur sa limite avec la ville neuve (Danemark, Vaudémont, Haussonville). Sur la périphérie, la carte de 1611 gomme les premiers essais de défense moderne figurés sur le plan de Turin et appelés « boulevards ». Ils étaient situés en avant de la poterne Saint-Jean et de la porte de la Craffe. Ils ont laissé la place au bastion d'avant dernière génération dits à gorge (bastion Notre-Dame) et à une douve en eau située devant la Craffe. L'unité architecturale de défense de la ville neuve composée de bastion à flancs droits s'oppose à la forte hétérogénéité de l'autre ville. Toutes les expériences y ont été tentées en s'empilant ou en gommant ce qui avait été précédemment bâti. Aux trois bastions à orillons déjà cités s'ajoutent deux bastions à gorge (Salm et Notre-Dame) et trois bastions à flancs droits : les bastions du Marquis, du Duc et des Dames. Ce dernier occupe une surface considérable, environ trois hectares. Il est agrémenté de jardins et parterres bien connus grâce à l'illustration de Claude Deruet (A. Virgili, 2003). Il est terminé par un décor arboré. Ainsi, le rempart devient un lieu bien articulé à la ville dans la mesure où il sert de belvédère pour voir dehors. L'exposition « La ville révélée » a souhaité restituer ce rendu par la projection d'images en 3D qui complètent la lecture de la maquette.

Quatre portes font le trait d'union entre le dehors et le dedans. Celle de la Craffe s'individualise à cause des ajouts défensifs successifs qui y furent faits, ce qui se traduit par trois enjambements d'eau avant d'arriver en vieille ville (M. Dumontier, 1955), en empruntant un chemin qui dessine trois obliques. Ce système n'est pas fait pour favoriser une bonne circulation des produits du roulage. Les trois portes de la ville neuve (Saint-Jean, Saint-Nicolas, Saint-Georges) sont accessibles par un seul enjambement des douves et sans parcours oblique. La porte Saint-Jean est monumentale, ce qui est confirmé par les croquis qui illustrent le célèbre ouvrage de Jean Cayon (1846) ou encore les photographies anciennes prises peu avant les destructions effectuées en 1868-1869¹⁰.

4. Perception du dedans.

La vue à vol d'oiseau permet une analyse multiscalaire¹¹ du cœur de ville. Elle rend d'abord possible l'étude de l'aspect général de la configuration



Document 1 : Taques scellées au sol pour faire le lien entre la carte de 1611 et notre réalité urbaine (cliché J-P H, mai 2013). Cette initiative de repérage patrimonial s'inscrit dans l'année 2013 dédiée à la Renaissance.

Ce projet fut soutenu par un grand groupe industriel

10 - Centre Image Lorraine FLPH 123-1680.

11 - Par échelles emboîtées.

de la cité et en particulier l'ambition d'afficher une ville idéale. Ce principe dicte la construction du tissu urbain de la ville de Charles III. Après la mise en scène, on peut se pencher sur l'organisation des îlots pour finir sur le couple lisibilité/fouillis généré par le souci d'exhaustivité du remplissage voulu par le graveur Brentel, avec dans ce dernier volet le souhait d'apporter quelques contributions neuves, tant la carte fourmille de détails pouvant piquer notre curiosité.

5. *La mise en scène générale: une synthèse des idées de la Renaissance en retrouvaille avec l'héritage antique.*

La ville nouvelle de Nancy est assez tardive si l'on se replace dans le mouvement de refonte urbaine de la Renaissance débuté en Italie près de deux siècles auparavant. Ce retard offre l'avantage de pouvoir bénéficier des expériences menées par les précurseurs ayant œuvré avant et de faire la synthèse entre les préceptes fondateurs d'Alberti, les diffusions dues au Palladio, l'émulation locale engagée dès l'aube du XVI^e siècle¹² et encore la redécouverte des travaux de Vitruve. Le tout est réuni dans la fabrique *ex nihilo* de la ville neuve, création voulue pour servir l'aura du duc mais vite détournée de sa destination initiale pour finalement faire une ville pieuse investie par les monastères plaqués sur une trame viaire faite de radiales ordonnancées dans un plan octogonal. Les rues s'y coupent à angle droit, à l'exception notable de la rue Saint-Nicolas préservée dans son tracé préexistant pour ne pas araser quelques belles bâtisses qui y étaient érigées et encore conserver le tracé du chemin emprunté par les pèlerins allant à la basilique de Saint-Nicolas-de-Port. La ville neuve accumule les formes géométriques : triangles, rectangles, carrés dessinés par les trames viaires et les places. L'engouement pour les perspectives est facile à établir dans la mesure où le projet s'exerce sur un terrain presque vierge d'édifices. La période 1611-1617 n'est qu'une étape dans le remplissage de ce territoire, la carte donnant la fausse impression de plein. La seule vérification des dates d'accueil des principales congrégations charitables infirme cette apparence (P. Simonin, R. Taveneaux, 2000). L'essentiel des créations qui eurent à investir l'espace de la ville nouvelle se réalise entre 1611 (arrivée des Carmes) et 1626 (installation des Sœurs du Refuge)¹³, soit au total dix implantations qui vont entretenir une apparence de chantier urbain bien différente de l'image donnée par les cartes. Le remplissage de 1611 est souvent virtuel. Ainsi, si l'on se réfère aux dates de création des quatre couvents qui occupent les îlots tracés autour du carrefour des actuelles rues des Quatre Églises et Charles III, par ordre chronologique, on trouve les Annonciades (1616), les Grandes Carmélites (1618), les Franciscaines

12 - Architecte et chanoine du chapitre de la cathédrale de Toul, Jean Pélerin *Viator* (+ 1524) publie *De artificiali perspectiva* qui fut immédiatement un immense succès.

13 - Le Refuge fut d'abord implanté rue Saint-Nicolas et n'arrive rue des Quatre Églises qu'après 1690.

cloîtrées (1620), enfin les Sœurs du Refuge (1629). A l'inverse, l'espace conventuel des Minimes est déjà bien identifié, aujourd'hui inclus dans le périmètre du lycée Henri Poincaré. Ce constat qui tente de faire la part des choses entre le réel effectif et le projet oblige à être prudent dans nos interprétations. Dès que l'on évoque l'attribution du parcellaire, il faut essayer de croiser les informations fournies par les matrices foncières et le terrain comme préalable à toute conduite d'analyses. Ces précautions sont également à situer par rapport à la façon supposée que les hommes d'alors avaient de pratiquer la ville, d'y porter des utopies, à être pragmatiques, à faire respecter leurs formes de préséance et les hiérarchies sociales établies (P. Claval, 2011). Ces éléments transparaissent dans la trame du parcellaire affecté ou en attente, ce qui concerne surtout la partie nord-est de la ville neuve appelée quartier canonial, avec ses îlots encore à l'état de projet. La décision d'obtenir une primatiale n'est accordée qu'en 1606. L'église, signalée par sa position excentrée, est figurée comme à venir. C'est également le cas du collège situé derrière l'hôpital Saint-Julien. Il est seulement attesté par une proposition d'emprise. Le dessin des jardins et parterres donne l'impression illusoire d'un quartier aménagé. L'analyse de la carte montre un décalage entre le plan conçu et la réalité des appropriations engagées. Le plan annonçait une ville ambitieuse, militaire, administrative mais également faite pour circuler, échanger et disposer d'îlots ouverts. Le résultat fut presque inverse.

6. *Parcellaires et infrastructures : un manteau urbain trop grand.*

L'auteur craint probablement le vide qui n'est pas attractif en termes d'images pour communiquer sur la ville. Seul le large bandeau qui sépare les deux villes est laissé en blanc avec la mention numérotée 38 pour « le marché au bétail, fourage (sic) et bois », sur l'emplacement de la place Stanislas. Cette ville de la fin de la Renaissance aménage sa grande place presque carrée (l'Estappe) en position de centralité. Les travaux en cours doivent redonner son sens et sa fonction de centralité à cette place dans la trilogie souhaitée : place Stanislas, place d'Alliance et place à la mémoire de l'œuvre de Charles III. Sur la carte de 1611, la dite place semble, à sa création, mal née. Trois de ces quatre pans sont peu occupés. Seul le dernier coté est mis en valeur, avec les façades de l'hôtel de ville et du marché au blé.

Les formes et figures urbaines des cartes de Nancy à l'aube du XVI^e siècle gomment la topographie existante, comme si aucune contrainte ne s'imposait. Ceci n'est pas la réalité. L'extension canoniale occupe des terrains placés au-delà de la terrasse exondée de la Meurthe. La grande crue de 1947 a cruellement remémoré la mémoire des risques sur ce site. Enfin, les détails du modelé sont ignorés. Ainsi, la déclivité de la décharge du ruisseau Saint-Thiébaud n'est pas évoquée alors qu'elle est bien réelle.

La ville dupliquée, double, accolée coexiste plus qu'elle ne forme un tout. Chacune des villes obéit à sa logique de fonctionnement, l'une étant entassée et plutôt nobiliaire, l'autre peu densifiée et très vite monastique. La vieille ville conserve son cimetière *intra muros*, l'autre n'en fait pas figurer alors que l'on sait que l'hôpital Saint-Julien en disposait d'un. Les matrices cadastrales signalent d'autres différences. Le parcellaire médiéval caractérisé par son fort indice d'allongement concerne la vieille ville, impose des constructions en enfilades. En ville neuve, le découpage est parfois très émiétté en marge d'ilot et souvent préservé sous l'aspect de grosses mailles par ailleurs. Ce constat fait que l'indice d'allongement des parcelles y est moindre qu'en vieille ville. Si l'ilot est fermé de murs, l'appropriation des surfaces peut être complète, quitte à conserver de vastes jardins et vergers en position *intra muros*.

7. Remplissage, lisibilité, véracité de la carte.

La Ruelle a voulu donner de la chair et de la vie à son portrait de ville, un genre qui était plutôt à la mode avant 1530 (B. Gauthiez, 2006) et qui paraît donc ici tardif, décalé par rapport à d'autres productions cartographiques contemporaines. Le remplissage obéit à ce souci d'affichage, donnant l'impression que la ville est animée, parsemée de parterres et jardins aux formes variées. Ceci témoigne plus de la recherche esthétique que de l'observation et probablement de la traduction d'une image idéale de la ville. Il est peu crédible que cette mise en scène soit la réalité. Le remplissage relève de l'artifice. Dans des conditions similaires de villes en chantier, nos aménageurs établissent aussi des images virtuelles qui incluent de la nature dans le projet en cours. L'abondance des détails transcrits dans les cartes de 1611 et 1617 invite à sélectionner, à hiérarchiser l'information. Il n'empêche que ces cartes contiennent d'heureuses découvertes. Leur lecture est facilitée par la qualité de nos procédés d'agrandissement. Ils servent à faire ressortir de précieuses données noyées dans cette gangue de figurés. Le catalogue de l'exposition a montré les jeux de paumes disséminés en cœur d'ilots. Leur présence confirme le fort engouement des contemporains pour ce jeu. Il y a aussi les gaoirs où étaient lavés les chevaux. Celui de la ville neuve était situé près des boucheries qui écoulaient leurs déchets dans le ruisseau à ciel ouvert. De nos jours, le gaoir de la vieille ville est encore qualifié de cour aux chevaux. La carte plonge aussi dans le jardin des Minimes et en fournit une transcription soignée et probablement véritable. Ces moines sont arrivés en ville neuve dès 1592, à l'aube des tranches successives de travaux engagés. En 1610, leur installation semble bien établie. Les jardins dessinent des formes variées de motifs géométriques en croix, losanges, carrés, etc. Ces traits rappellent les ordonnances des jardins des châteaux de la Loire. Entre image virtuelle et détail précis, le remplissage de la carte nourrit l'analyse critique de la mémoire de la ville. Une lecture très méticuleuse des cartes devrait encore permettre d'exhumer des éléments de la vie quotidienne de l'époque.

Les cartes de 1611 et 1617 servent à éclairer un temps fort du projet de ville de la capitale ducale. Celle-ci grandit de façon duale et en étant contrariée dans son essor par le peu de temps de paix dont elle a bénéficié. La prospérité du début du XVII^e siècle est brutalement rompue avec le basculement du Siècle d'Or dans les affres de la guerre de Trente Ans et les grandes épidémies de peste qui accompagnent (M.-J. Laperche-Fournel, 1985). Ce projet affiché était ambitieux mais n'a pas disposé d'assez de temps pour murir et s'épanouir. Ce contexte explique en partie le détournement d'affectation effectué au profit d'une ville ecclésiastique pourtant privée d'évêché. Le legs porté par cette construction urbaine considérable est important mais fut largement gommé, parfois caché dans les plis de la mémoire des sols. En effet, la cité s'est plus souvent reconstruite sur elle-même, avec des opérations de rénovation dont les plus importantes furent exécutées pendant les Trente Glorieuses sur le quartier Saint-Sébastien.

L'héritage morphologique forme un bel objet de recherche désormais pluridisciplinaire. Il sert de tribune de dialogue afin de nourrir nos actuelles envies de ville. La municipalité vient de faire sceller au sol des plaques dont le dessin reprend l'organisation de la cité en 1611. Ces taques fournissent un repère de localisation, par exemple à proximité de l'hôtel de ville (document n° 2).

Document n° 2 :

La porte Saint-Georges,
aspect actuel regardant vers
le quartier canonial.

Cette porte fut conservée grâce
à l'action conduite par Victor Hugo
qui s'est alarmé de la destruction
que l'on voulait lui faire subir
(cliché J-P H, 2013).



Le lien tissé entre la forme de récit des lieux représentés par la carte et la trajectoire faite pour arriver jusqu'à aujourd'hui est désormais facilité par l'usage de l'outil informatique, en particulier les images virtuelles, le balayage LIDAR¹⁴ dont les progrès avancent en même temps que les coûts des missions fléchissent. La porosité des recherches entre histoire, archéologie urbanisme, géographie, écologie du paysage est inventive, pleine de potentiels. Les cartes datées de 1611-1617 sont matricielles pour comprendre la ville et ses évolutions. Elles servent de point d'ancrage pour remonter le temps en s'arrêtant sur un épisode fort de l'histoire de la cité. Les enseignements tirés sont à relativiser mais ils font rêver et, par là, ils sont une invitation à nous projeter dans l'avenir.

Bibliographie et références citées dans le texte (suivies d'une*)

Anonyme* -1971- « Description de la Lorraine par un Irlandais en 1608 », Nancy, *Pays Lorrain*, p. 149-155.

Arnauld J.-L.* -2008- *Analyse spatiale, cartographie et histoire urbaine*, Paris-Marseille, Parenthèses/ MMSH, 233 p.

Barbillon A., Elter R.* (sous la direction de) -2013- « Nancy, la ville révélée », Nancy, *La Gazette lorraine*, n° 388, 87 p.

Besse J.-M.* -2008- « Cartographie et pensée visuelle. Réflexions sur la schématisation graphique », Laboulais I. *Les usages des cartes XVI-XIX^e siècles*. Strasbourg, PUS, 285 p, p. 19-32.

Boutier J.* -2005- « Réduire les villes en cartes. L'invention d'un regard non figuratif dans l'Europe Moderne », Morel -Deledalle M. (Textes réunis) *La ville figurée*, Marseille, Parenthèses, 141 p., p. 23-31.

Broc N. *-1986- *La géographie de la renaissance*, Paris, éditions du CTHS, 258 p.

Cayon J.* -1846- *Histoire physique, civile, morale et politique de Nancy, ancienne capitale de la Lorraine*, Nancy, Liébault, 440 p + 33 planches.

Chaix G. *-2004- « Une renaissance en Lorraine, entretien avec Gérard Chaix », Nancy, *Annales de l'Est*, 1, p. 31-37.

Claval P.* -2011- *Ennobler et embellir : de l'architecture à l'urbanisme*, Paris, Les carnets de l'info, 294 p

14 - Acronyme de langue anglaise pour une technologie de la télédétection : *Light detection and ranging*.

Choné P. *-1982- « La Lorraine vue par un architecte italien. Le voyage de Vincenzo Scamozzi : 28 mars-15 avril 1600 », Nancy, *Pays Lorrain*, n° 1, p. 65-88.

Collin J.-M. -1997- « Le palais ducal de Nancy aux XVI^e et XVII^e siècles. Essai de reconstitution graphique », Nancy, *Lotharingia*, p. 163-178.

Costa L.* -2012- « La construction de référentiels géohistoriques, un exemple pour l'interdisciplinarité dans les sciences historiques », Paris, *Espace géographique*, 4, p. 340-351.

Dainville F. de* -1986- *La cartographie, reflet de l'histoire*, Paris – Genève, Slatkine, 500 p (recueil d'articles présenté par M. Mollat du Jourdin).

Di Méo G., Buléon P.* -2005- *L'espace social*, Paris, A. Colin, 304 p.

Dumontier M. *-1955- « La citadelle de Nancy », Nancy, *Pays Lorrain*, p. 1-16.

Elter R., Sautai-Dossin A.-V.* -1996- « Nancy, enceintes et topographie urbaine : recherches archéologiques et sources écrites », Nice, *Congrès National du C.T.H. S*, Archéologie, p. 261-286.

Ferber F., Litzemberger L. -2011- « La gestion et la maîtrise de l'eau à Nancy sous le règne de René II (1473-1508), un aspect de l'essor d'une capitale princière », Nancy, *Pays lorrain*, 2, p. 121-132.

Fray J.-L. * -1986- *Nancy le Duc. Essor d'une capitale princière dans les deux derniers siècles du Moyen Âge*, Nancy, Société Thierry Alix, 344 p.

Gauthiez B.* -2006- « Histoire de la cartographie des villes aux XVI^e- XVIII^e siècles. Apparition et évolution des modes de représentation », *Città e Storia*, 1/02, p. 359-376.

Guillaume A. -1983- *Le temps de l'eau. La cité, l'eau, les techniques*, Seyssel, Champ Vallon, 260 p.

Hofmann C. (textes réunis) -2012- *Artistes de la carte de la Renaissance au XXI^e siècle*, Paris, Autrement, 221 p.

Horst Th. -2011- *Le monde en carte. Gérard Mercator et le premier atlas du monde. 1512-1594*, Fonds Berlin, Faksimile Verlag, 399 p.

Husson J.-P. -2010- « Nancy vu par les cartes et plans anciens : inventaire, analyse et apport », Nancy, *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, p. 209-227.

Jacob Ch. -1992- *L'empire des cartes*, Paris, Albin Michel, 532 p.

Jacob-Rousseau N.* -2009- « Géohistoire/Géo-histoire : quelles méthodes pour quel récit ? », Lyon, *Géocarrefour*, 4, p. 211-216.

Jacquemin C. -2011- *Nancy. Pour une valorisation ambitieuse des traces et vestiges des fortifications*. Nancy, Rapport et présentation du projet de fin d'études à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Nancy, 52 p. (primé par l'Académie de Stanislas en 2012).

Laboulais I. (textes réunis)* -2008- *Les usages de la carte (XVII-XIX^e siècles)*, Strasbourg, PUS, 285 p.

Laperche-Fournel M.-J. -1985- *La population des Duchés de Lorraine de 1580 à 1720*, Nancy, PUN, 216 p.

Lavaud S., Schmidt B. (textes réunis) -2012- *Représenter la ville*, Paris, Ausonius-De Boccard, 414 p.

Lepetit B. (1980) « Histoire urbaine et espace », Paris, *L'espace géographique*, 1, p. 43-54.

Lepetit B., Pumain D. (dir.) (1994) *Temporalités urbaines*, Paris, Anthropos, 317 p.

Lionnois J.-J. -1805- *Histoire des villes vieilles et neuves de Nancy depuis leur fondation jusqu'en 1788*, Nancy, t. 1, XIV, 639 p, in 8°.

Maguin F. et al. -2011- *Nancy, renaissance*, Nancy, Koideneuf, 62 p.

Martin E. -2010- *L'hydrosystème domestique et urbain à Nancy au XIX^e siècle, essai de géographie historique*, Nancy 2, thèse de géographie, 420 p. + CD.

Martin Ph. -2012- *Une Renaissance Lorraine 1508-1608*, Metz, Serpenoise, 192 p.

Pinon P.* -1992- « La capitale ducale de Charles III à Charles IV : Ville neuve et architecture nouvelle », *L'art en Lorraine au temps de Jacques Callot, catalogue d'exposition*, Nancy, Réunion des Musées nationaux, p. 69-94.

Piveteau J.-L. -1995- « Le territoire est-il lieu de mémoire ? », Paris, *Espace géographique*, p. 113-123.

Poussou J.-P. *(direction) -2002- *La Renaissance*, Paris, A. Colin, 126 p.

Racine J. -1993- *La ville entre Dieu et les hommes*, Paris, Anthropos, 355 p.

Robert S.* -2012- « Une vision renouvelée de la dynamique forme-société entre archéologie et géographie », Paris, *Espace géographique*, 4, p. 310-323.

Roncayolo M. -1990- *La ville et ses territoires*, Paris, Gallimard, col. Folio Essais, 279 p.

Roncayolo M. -1995- *Les grammaires d'une ville*, Paris, éditions du CTHS, 557 p.

Saint-Sernin B. *-2008- « L'idée de renaissance », Nancy, *Mémoire de l'Académie de Stanislas*, t. XXII, p. 297-318.

Sarazin J.-Y. -2007- *Villes de France : cartes, plans et vues historiques*, Paris, Assouline, 205 p.

Simonin P., Taveneaux R. *- 2000- *Églises, chapelles et maisons religieuses de Nancy à l'aube de la Révolution*, Paris, Messene, 85 p.

Taveneaux R. (direction de) -1978- *Histoire de Nancy*, Toulouse, Privat, 506 p.

Trochet J.-R., Joseph B., Boulanger Ph. (textes réunis)* -2005- *Où en est la géographie historique ? Entre économie et culture*, Paris, L'Harmattan, 346 p.

Vaxelaire Y. -2000- « La vieille ville de Nancy. Questions de sauvegarde et de mise en valeur », Nancy, *Pays Lorrain*, 2, p. 124-126.

Vergneault-Belmont F* -2009- *Lire l'espace, penser la carte*, Paris, L'Harmattan, 303 p.

Virgili A.* -2003- « Les jardins du palais ducal de Nancy de René II à Charles III (1476-1608) », Nancy, *Lotharingia*, p. 113-123.